

Le voyage d'automne

Jérôme Castex s'affala de tout son poids, épuisé, dans son fauteuil. Il jeta sur la table basse devant lui le courrier qu'il venait d'aller chercher dans sa boîte aux lettres. Il tourna son regard vers son chat, Gromin, qui se tenait bien droit, le derrière sur une chaise, les pattes de devant bien serrées, et qui venait de l'accueillir avec un « miaou » tout à fait amical et désintéressé. « Encore en panne, cet ascenseur ! Trois fois en six mois ! Tu te rends compte, Gromin ? Il va falloir que j'en parle au syndic, ça ne peut plus durer. ». Jérôme venait d'escalader les cinq étages menant à son deux-pièces : un appartement situé Place de la Commune de Paris qu'il avait acheté juste après son divorce, cinq ans auparavant. A presque cinquante six ans il n'avait plus la même vigueur qu'à trente, du moins en ce qui concerne les escaliers. Et comme il n'était pas particulièrement sportif, il ressentait tout le poids de son corps dans les jambes. Après avoir repris son souffle il décacheta lentement son courrier. Parmi les factures et publicités il y avait une grande enveloppe. Il s'agissait du règlement d'un concours de nouvelles auquel il s'était inscrit. Comme par enchantement, il retrouva toute son énergie et oublia complètement sa fatigue. Jérôme adorait écrire des histoires et il faisait la chasse à tous les concours littéraires pour le seul plaisir de s'y inscrire. Celui-ci proposait aux concurrents d'écrire soit des poèmes soit des nouvelles sur le thème « voyages ».

Jérôme se prit la tête entre les mains et relut pour la troisième fois le texte de la lettre. Ses yeux grand ouverts ne cillaient plus. Après un premier vide provoqué par la lecture du mot « voyages » – le même genre de phénomène qu'à l'époque de son bac où le simple fait qu'un examinateur lui posât une question engendrait instantanément un vide total et la fuite de toute idée ou connaissance – il se leva et rejoignit son bureau, prit une feuille de papier dans l'imprimante et griffonna le mot du thème au beau milieu. Puis, tout haut, il s'adressa à nouveau à son chat : « Voyages. Voyages. Tiens ! Pourquoi au pluriel. Tu le sais toi ? ».

Jérôme parlait facilement à tout ce qui l'entourait, qu'il se fut agi d'animaux, de plantes voire même d'objets. Seuls les êtres humains lui posaient quelques problèmes de communication, une des multiples raisons, d'ailleurs, de son divorce. Gromin s'étira, passa une patte derrière son oreille, puis se mit sur ses quatre pattes en faisant le gros dos. Il fixa Jérôme dans les yeux et répondit à sa question par un long miaulement pas très coopératif mais néanmoins compatissant.

Gromin tourna la tête, sauta à terre, puis, d'un bond souple, atteignit l'appui de la fenêtre dont un vantail était entr'ouvert. De là on pouvait y voir les toits de Paris et, tout en bas vers la droite, en se penchant un peu, le sommet des arbres du Boulevard Auguste Blanqui et même un coin de la Place d'Italie. Les feuilles avaient commencé à jaunir et les rayons rasants du soleil animaient le tableau de jolies couleurs.

Curieux du manège de son chat, Jérôme se leva et le suivit. Il adressa au passage un regard aimant à ses plantes puis se pencha au-dessus de la balustrade. « Le voyage d'automne » pensa-t-il instantanément. Une fois de plus, Gromin avait répondu d'une certaine façon à sa question. Ce titre s'imposait maintenant comme une évidence : « Le voyage d'automne... Le voyage d'automne... ». Mais qu'allait-il bien pouvoir raconter ? Il ne suffisait pas d'avoir un titre, encore fallait-il un peu étoffer le discours. « Ah ! Si j'étais écrivain de métier, je saurais remplir des pages avec des mots un peu compliqués ou peu usités... » pensa-t-il. Mais des mots, il n'en avait pas la moitié d'un, pour l'instant. Pourtant

ce titre l'obsédait maintenant. Il se le répétait sans cesse en scandant bien les syllabes : 1-2-3--4-5, le trouvant joli et musical. Était-ce par analogie avec le cycle de lieder de Schubert *Le voyage d'hiver*, inspiré par le poète Wilhem Müller ? Ou plus simplement parce qu'on était au début de l'automne ? Non, c'était quelque chose de plus profond, de plus personnel. Il aimait ce mot qu'il trouvait poétique en lui-même : *voyage, viaggio, viaje*, si riche de l'idée de *route*. Un mot qui, tout seul, incitait à la rêverie. Il se réinstalla au bureau et sortit le cahier à spirale sur lequel il notait toutes ses idées littéraires : bouts de poèmes, simple phrase, début d'histoire, paroles d'une hypothétique chanson... Quelquefois même il recopiait mot à mot une phrase qu'il avait lue quelque part, sur une affiche, dans une vitrine, sur le journal par-dessus l'épaule d'un voyageur dans le métro. Il se mit à écrire une phrase pour planter le décor : « *Le soleil d'automne rougeoyait au-dessus des toits de la Gare Saint-Lazare et les arbres de la cour de Rome semblaient en feu* ». Puis il biffa rageusement se tournant vers son chat. « Idiot ! Cliché ! En plus, y a pas l'ombre d'un arbre dans la Cour de Rome ! Ridicule ! ». Par une mystérieuse alchimie, les images avaient commencé à faire leur chemin dans la mémoire de Jérôme. Pourquoi avait-il pensé à la Gare Saint-Lazare et la Cour de Rome ? Cette lumière automnale particulière et le mot « voyage » lui remémoraient un moment de sa vie vieux de plusieurs dizaines d'années. La tête posée sur sa main gauche, Jérôme rêvassait. Des bribes d'images remontaient à la surface, comme les morceaux d'un puzzle : le souvenir d'un voyage qu'il avait vécu à l'époque comme irréel. Septembre ou peut-être octobre... Paul Tortelier... Martha... Rouen... cette maison de rêve...

Le téléphone portable de Jérôme sonna, le sortant de sa rêverie.

— Oui ?

— Papa ? C'est Frédérique. Je suis place d'Italie avec une amie. Est-ce que je peux venir te voir ?

— Ben, évidemment, ma puce, répondit-il avec un large sourire. Mais je te préviens, l'ascenseur est en panne.

— Encore ! Bon, allez, à tout de suite. Bisous.

Jérôme était tout à la fois ravi et un peu perturbé par cette visite inattendue. Voilà trois mois qu'il n'avait pas vu sa fille Frédérique qu'il aimait tant. Depuis son divorce sa solitude lui pesait. Aucune femme n'avait remplacé son ex épouse qu'il aimait toujours, semble-t-il. Donc la visite de sa fille unique était pour lui un flot de bonheur qui lui réchauffait le cœur. Jérôme se précipita à la cuisine pour ranger la vaisselle sale, jeter les déchets divers dans la poubelle, passer un coup d'éponge, puis, toujours à cent à l'heure, ramassa à la volée le linge qui traînait, rangea deux ou trois livres dans la bibliothèque, rassembla sur la table basse quelques revues éparpillées sur le canapé. Puis il passa à la salle de bains. Il observa son visage dans la glace : « Comme j'ai vieilli ». Puis il se frictionna le visage à l'eau froide et passa un coup de peigne dans ses cheveux gris, en remontant bien sa mèche. Il allait se mettre un peu d'eau de toilette lorsque la sonnette émit son « ding-dong » digne d'un westminster. Jérôme se précipita pour ouvrir la porte.

— Bonjour Papa. Tiens, je te présente mon amie Natacha qui a réussi son « agreg » comme moi. Mais tu l'as déjà vue, non ? A mon exposition de sculptures, en janvier.

— Bonjour ma chérie. Bonjour Natacha. Peut-être s'est-on croisé en effet, je ne me souviens plus, mentit Jérôme.

— Et voici Gromin, indiqua Frédérique à son amie. Bonjour le chat ! Tu as vu, Natacha, comme il est beau ?

Gromin sauta gaiement à terre et alla saluer Frédérique en se frottant le long de ses jambes. Puis il se mit à sentir très prudemment les pieds de Natacha dont il ne connaissait manifestement pas l'odeur.

— Tu as un peu de temps ? Reprit Frédérique. En fait, j'ai amené Natacha avec moi car elle a quelque chose de très important à te dire.

— Ah bon ? J'ai tout mon temps, tu sais. J'étais en train de réfléchir sur le thème d'un concours de nouvelles...

— Fais voir, fais voir, répondit Frédérique, enthousiaste.

— Mais je n'ai encore rien écrit. Juste le titre, c'est tout.

Natacha se tenait un peu en retrait et ne disait rien. Plutôt petite, brune, belle comme la délicate orchidée du salon, avec de grands yeux curieux, et une manière de tourner la tête extrêmement gracieuse, elle se demandait pourquoi Jérôme avait menti. Car elle se souvenait parfaitement des regards furtifs et timides du père de Frédérique et du trouble qu'elle avait suscité chez lui lors de cette exposition. D'ailleurs, cette fois encore, il évitait son regard franc. Frédérique, curieuse et décontractée comme à son habitude, avait déjà commencé à fouiller les quelques papiers traînant sur le bureau de son père. Elle regarda le cahier à spirale et sourit.

— « *les arbres de la cour de Rome semblaient en feu* ». Non, Papa ! Et pourquoi pas « *Le ciel menaçait. Il posa son regard de braise sur le décolleté provoquant de la jeune Wendy...* » ajouta-t-elle en prenant un ton déclamatoire. Tu fais mieux que ça d'habitude, dit-elle en éclatant de rire.

— Mais justement, c'est pour ça que je l'ai biffé. Trop cliché.

— En revanche j'aime bien ton titre : « *Le voyage d'automne* », pas toi, Natacha ?

— Oui, ce sont deux mots, jolis en eux-mêmes et doux, répondit Natacha, et le balancement...

— Voulez-vous boire quelque chose ? interrompit Jérôme, s'adressant à Natacha.

— Je veux bien un thé, répondit-elle. Sans sucre.

— Moi, aussi, ajouta Frédérique.

— Bon, je vous prépare ça.

Jérôme s'éclipça dans la cuisine, évitant deux piles de cartons qu'il n'avait pas encore eu le temps de ranger depuis son emménagement, suivi de près par Gromin pour qui la cuisine représentait un sanctuaire divin. On entendit le sifflement de la bouilloire et le bruit de tasses s'entrechoquant. Puis Jérôme réapparut, un grand plateau entre les mains, qu'il posa délicatement sur la table basse. Frédérique avait fouillé dans les notes de son père et feuilleté son cahier à spirale. Elle vint s'asseoir.

— J'aime bien ton poème à la manière de Cyrano de Bergerac, c'est sympa. Natacha, toi, une spécialiste de la langue du XVII^{ème} siècle, ça devrait te plaire.

— Fais voir, dit Natacha; puis s'adressant à Jérôme : je peux ?

— Oui, bien sûr. Oh, vous savez, j'adore imiter. C'est bien ça mon problème d'ailleurs. Je n'arrive pas à avoir un style bien à moi. Quand j'étais jeune, je faisais quantité de faux dessins de Cocteau, de Picasso, de Buffet, que je donnais à mes collègues de travail qui étaient ravis. Pour écrire, c'est pareil. Je ne sais pas comment raconter mes histoires.

— Mais, Papa, ne cherche pas « comment » raconter. Raconte simplement, comme les histoires que tu m'écrivais quand j'étais petite. Dis-moi, alors c'est quoi ton « voyage d'automne » ?

— Hé bien voilà. C'est en regardant par la fenêtre que ce souvenir est remonté à la surface. Mais c'est difficile à raconter, car c'était un voyage qui ressemble à un rêve. Cela se

passait en 1971, je crois, début octobre. J'avais à peine 26 ans et ce devait être ma première année de salarié. J'avais une amie au conservatoire, Martha, une violoncelliste que j'aimais bien. Ce devait être un dimanche. J'étais passé la voir et elle m'avait annoncé qu'elle devait partir le soir même avec son professeur, Paul Tortelier, à Rouen pour participer à une master class. Une deuxième élève devait également participer mais elle n'avait pu se libérer et il restait donc une place de train déjà payée. Elle m'avait donc proposé la place avec une force de conviction à laquelle je n'avais pu résister. Comme elle nourrissait une immense admiration pour son professeur dont elle nous parlait souvent, j'avais presque l'impression de le connaître.

— Ça alors, tu as vraiment connu Tortelier ? Questionna Frédérique avec curiosité. J'ai lu des tas d'articles sur ses enfants qui sont tous musiciens.

— Oui, répondit Jérôme. Un type hors du commun ! Bref. J'avais juste le temps de passer chez moi pour troquer mon jeans du dimanche contre une tenue plus appropriée et rendez-vous fut pris vers 18h à la sortie du métro Saint-Lazare, cour de Rome.

— Et... cette Martha, c'était ta petite amie ? Questionna Frédérique.

— Non, pas du tout, je l'aimais bien, c'est tout. Pour ne rien te cacher j'étais très amoureux de sa sœur qui était une vraie beauté. Mais ce n'est pas ça qui est important. Ce que je voudrais raconter c'est le côté hors du temps, magique de ce voyage. Dès le début, après nous être retrouvés Martha et moi, j'ai vu sortir de la bouche de métro cet homme immense, incroyablement beau avec ses cheveux gris fous, magnifique, son violoncelle à l'épaule et une grande écharpe blanche. « Un prince, un Dieu », pensais-je. Il embrassa Martha qui me présenta comme un ami violoniste. Je crus percevoir un léger sourire et un brin de malice dans le regard de Paul Tortelier. Sans doute pensa-t-il que j'étais le petit ami de son élève. J'étais terriblement impressionné. Cet homme avait une présence peu commune et suscitait naturellement les regards et l'admiration. Martha m'avait affirmé que je pourrais rentrer le soir après le concert, et donc je n'avais rien emporté avec moi. Le rêve avait commencé. Pendant le trajet d'une heure et demie environ, Martha et son professeur étaient plongés dans les suites pour violoncelle de Bach. Paul Tortelier lui mimait des indications tout en chantonnant. J'écoutais de toutes mes oreilles, béat d'admiration. De temps en temps je jetais un regard par la fenêtre. Le paysage défilait à toute allure : jaune, rouge, brun avec la lumière des derniers rayons du soleil. Arrivés à Rouen, des amis de Paul Tortelier nous attendaient. Un couple assez âgé, charmant. Le concert avait lieu à 20h30 et nous fûmes conviés à monter dans leur magnifique et grande voiture. J'ai demandé à quelle heure était le dernier train pour Paris et c'est là que j'appris qu'il n'y avait plus de train après 20h40.

— Quoi ? C'est pas vrai ! Questionna Frédérique.

— Si, si, ton père a raison, ajouta Natacha, je le sais parce que ma tante habite en banlieue de Rouen et, quand je vis la voir...

— Imaginez ma stupéfaction mêlée d'inquiétude. Je devais avoir l'air si hébété que la dame vint vers moi pour me rassurer : « Mais il n'y a pas de problème, jeune homme, vous pourrez coucher à la maison ». J'étais vraiment confus et mal à l'aise. Je n'avais même pas une brosse à dent sur moi. Et mon chef qui m'attendait lundi matin ! Lui qui était à cheval sur les horaires. Si vous saviez comme je me sentais mal...

— Votre amie ne vous avait pas dit qu'il n'y avait pas de train de retour ? Demanda Natacha.

— Je pense qu'elle ne le savait pas. Elle m'avait juste dit que le trajet était rapide. Nous voilà partis en voiture. Il faisait nuit. Nous arrivâmes à l'université, dans un amphithéâtre bourré d'étudiants. Sous les applaudissements, Paul Tortelier ôta sa grande écharpe et présenta Martha. Il y avait de jeunes violoncellistes. Chacun avait préparé un morceau qu'il interpréta aux côtés du Maître. Paul Tortelier faisait des plaisanteries afin de mettre en confiance les élèves. Il donna des conseils à chacun, leur montrant comment attaquer telle

note, comment enrichir le son. Puis vint le tour de Martha. Je la regardais et la trouvais belle. Son énergie était incroyable et c'était déjà pour moi une leçon de tenue. Mais quand Tortelier se mit au violoncelle, là ce fut une apothéose. Je pense que c'est la première fois que je compris vraiment Jean-Sébastien Bach. Il avait entamé la suite N°5 avec fougue. Avant cette rencontre, je jouais les partitas pour violon de façon sérieuse et scolaire. Je réalisai *qui* était ce gros bonhomme que l'on voit, emperruqué, sur les portraits. Je pris conscience que cet homme avait été vivant ; qu'il aimait la danse, qu'il aimait la vie et que ce n'était pas du tout le froid et lugubre compositeur que nous décrivait la plupart des biographes. Si vous aviez vu la façon dont Tortelier nous interprétait les gavottes et la gigue ! Ce qui ne m'empêcha pas d'être ému jusqu'aux larmes dans la sarabande. Tout ça était tellement irréel. J'eus une connaissance soudaine, brutale. Comme les êtres qui, subitement, sont touchés par la Foi. Depuis ce jour, plus jamais je n'ai joué Bach comme avant.

— Hé bien, vas-y, raconte le, intervint Frédérique. C'est intéressant tout ça : « La Foi qui tombe sur tes épaules... » ajouta-t-elle avec un sourire ironique.

— Ne te moque pas ! C'est exactement ce qui s'est passé. Mais ce n'est pas tout. Quand je vous dis que tout ça était un rêve ! Le soir, dîner chez les amis de Paul Tortelier : jeune et belle gouvernante, meubles anciens, odeur de cire, tableaux et gravures romantiques, plats délicieux, vins fins... Et une jolie petite chambre mansardée aux murs tapissés de toile de Jouy, tout en haut d'un escalier en bois ciré... Et cette gentille dame qui me prêta même un pyjama de son mari et une brosse à dents.... Un rêve, vous dis-je ! Au matin, odeur de pain grillé et de bon café. Réveil vers 6h car il fallait prendre un train très tôt. Le jour levé, je découvre alors le cadre merveilleux de cette très belle maison de maître au cœur d'un jardin magnifique planté d'arbres immenses. Et la franche affection de ce vieux couple que je ne connaissais pas. Bien sûr, j'arrivai très en retard à mon travail et dus subir les reproches de mon chef. Mais que pouvais-je lui dire ? J'ai certainement dû inventer une « panne d'oreiller ». Il n'aurait pas compris que j'avais fait un rêve dans l'au-delà.

— Je trouve ça romantique, pas toi, Frédérique ? Questionna Natacha.

— Oui. Il y a même un aspect féérique dans cette histoire. Papa, il faudrait que tu racontes tous les petits détails, les gestes, les expressions, les sentiments, etc. Je pense que ça vaut le coup.

— Merci de ton conseil, ma fille. Je vais m'y mettre. Au fait, je parle, je parle... Tu ne m'avais pas dit que... Natacha avait quelque chose d'important à me dire ?

— Mais oui, répondit Frédérique, c'est pour ça qu'on est venu. Puis s'adressant à Natacha : tu veux bien expliquer à mon père ce que tu m'as confié ? Allez, n'aie aucune crainte.

Natacha regardait le sol en se mordant les lèvres. De son côté, Jérôme la regardait aussi tout en évitant de croiser son regard lorsqu'elle relevait les yeux. Il se demandait pourquoi il était si troublé. C'était un sentiment bizarre. A la fois très fort et différent du simple sentiment d'attraction amoureuse comme il en avait souvent. Quelque chose qui se rapprochait plus de la tendresse et du désir de protection. Il aurait voulu juste la caresser, juste sentir la douceur de sa peau. Cela n'avait rien de physique ni de sexuel. Qu'est ce qui pouvait bien provoquer ce sentiment si puissant alors qu'il ne la connaissait à peine. Natacha prit sa respiration et posa la question qui l'obsédait depuis plusieurs jours. Depuis que sa grand-mère lui avait confié un secret, deux mois plus tôt, alors qu'elle se sentait mourir.

— Est-ce que le nom de Yolaine Renaud vous dit quelque chose ?

— Ho là là... C'est vieux tout ça. Une vieille cicatrice... Mais oui, bien sûr. Ce devait être juste avant que j'épouse ta mère, dit-il, un peu choqué, en se tournant vers sa fille.

— Mais, vous l'avez *bien* connue ? Insista Natacha, en appuyant sur le mot « bien ».

— En fait, reprit Jérôme rougissant légèrement, nous avons vécu ensemble deux ou trois mois. J'étais fou amoureux d'elle et totalement dépendant. Une passion destructrice. Un feu qui me consumait jour après jour. Elle était pianiste et, autant nous pouvions être en fusion totale lorsque nous jouions ensemble, autant nous nous déchirions après. Tout cela ne pouvait pas durer. Finalement nous avons décidé de nous séparer. Je ne l'ai jamais revue depuis. Je ne saurais même pas dire si elle a fait une carrière. J'ai dû rencontrer ta mère un mois après et nous nous sommes mariés tout de suite, dit-il en se tournant vers sa fille. J'avais besoin de calme, de sérénité, d'amour simple, constructif. Juste de regarder ensemble dans la même direction comme disait Saint-Exupéry. Et d'ailleurs si tu savais comme elle me manque ! Bon ! Mais pourquoi cette question ?

— Hé bien... Reprit Natacha, Yolaine Renaud était ma mère et...

— Quoi ? Coupa Jérôme, c'est pas vrai !

— Je dis « était » parce que ma mère est morte quand j'avais six ans et c'est ma grand-mère qui m'a élevée. Il y a deux mois, avant de mourir, elle m'a fait venir à son chevet pour me donner une lettre de ma mère affirmant que mon père s'appelait Jérôme Castex. Jamais elle n'avait eu le courage de me la donner. Ma mère l'avait écrite peu avant son décès. Quand j'ai lu ce nom *Castex* qui était celui de ma meilleure amie, j'ai aussitôt posé la question à Frédérique qui n'a pas su me répondre, c'est pourquoi je me suis permis...

— Mon Dieu ! Mais pourquoi ne m'a-t-elle rien dit. Pourquoi ? Pourquoi ? Coupa Jérôme, les yeux humides. Je n'ai jamais rien su de tout ça. Jamais. Je vous jure.

Jérôme pleurait comme un enfant maintenant. Quelque chose d'étrange et fort s'emparait de tout son être. Frédérique qui, jusqu'à la veille, ignorait tout des amours passées de son père, se sentait gênée. Chacun se regardait en silence. Tous étaient très fortement émus. Natacha avait du rose aux joues et ses yeux étaient aussi embués. Elle retrouvait son père après plus de vingt-cinq ans. Quelques secondes plus tard de ce silence lourd et électrique, Jérôme s'approcha de Natacha et, gauchement, lui ouvrit les bras sans mot dire. Natacha se précipita dans ses bras et éclata en sanglots. Tous deux restèrent comme cela une minute ou deux puis Jérôme tendit son bras gauche et ramena près de lui Frédérique. Le bonheur qu'il ressentait le submergeait totalement. C'est le miaulement de Gromin, peut-être un brin jaloux, qui leur fit desserrer leur étreinte. Jérôme s'adressa à lui :

— Tu te rends compte Gromin, j'ai une deuxième fille ! Non, une première, en fait. Ouh là là ! On va fêter ça. Dis-moi, Frédérique, ta mère est au courant ? J'aimerais tant la voir. Je comprends qu'elle ne pouvait plus me supporter tant j'étais devenu invivable. Mais je crois que je saurais me contrôler désormais.

— Justement, j'ai vu maman hier pour lui poser des questions, et elle m'a demandé de tes nouvelles. Je crois que tu lui manques aussi. Je lui ai parlé de Natacha et de son histoire. Elle m'a dit exactement « si c'est la fille de Jérôme, elle est *ma* fille ».

— Vous rendez-vous compte, toutes les deux, le voyage dans le temps que vous me faites faire ? dit Jérôme. C'est dur pour votre vieux père. Qu'est-ce que je vais écrire maintenant pour le concours ? *Master class* ou *la fille retrouvée* ? Je comprends désormais ce sentiment bizarre que j'ai eu la première fois que je vous ai vue, Natacha, à l'exposition de sculptures de Frédérique. Heu ... On peut se tutoyer ?

Le téléphone de Jérôme sonna. D'un bond de cabri il s'en empara sur la table basse et, s'accompagnant d'un geste cabotin, décrocha. C'était sa femme. Ou plutôt son ex. Il commença, enthousiaste, par ces mots :

— Chérie... Chérie, tu ne sais pas ce qui m'arrive ?